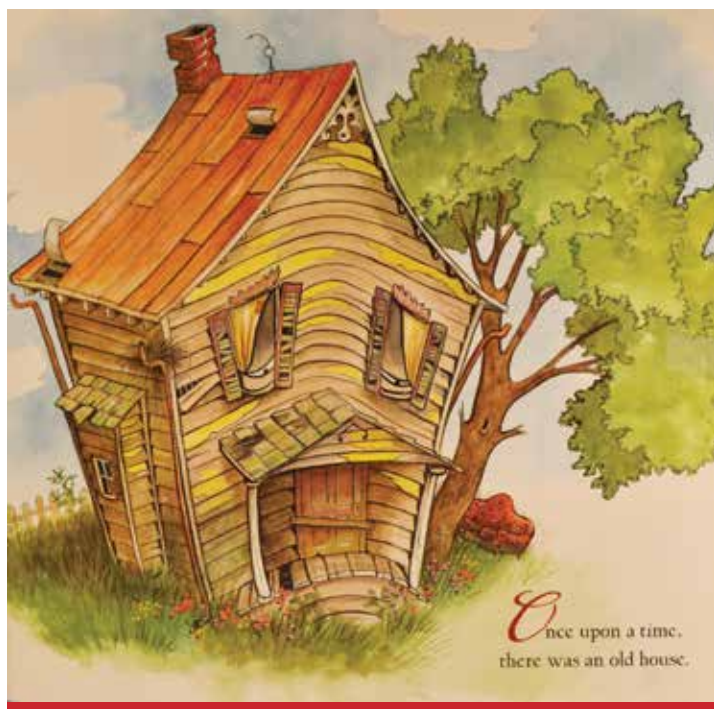


Heritage Bedtime Stories: From Children's Books to a Culture of Caring for Things

Des contes d'enfants éveillent le souci pour le patrimoine matériel

by/par Christopher Wiebe

“Once upon a time there was a Little House way out in the country. She was a pretty Little House and she was strong and well built.” But slowly she sees the farmland around her transformed by urban sprawl and she eventually sits derelict and forgotten in the midst of crowds and traffic and enormous office towers. Until one day the great-great-granddaughter of the original builder sees the forlorn Little House and has her trucked back to the countryside, where a happy smile returns to her face. “Once again she was lived in and taken care of.”



First published in 1942, *The Little House*, by American writer and illustrator Virginia Lee Burton has remained in print for 70 years and is consistently rated as one of the top 100 children’s books of all time. Generations of readers have been moved by the way the Little House’s beauty and usefulness are lost, and then, almost miraculously, regained. Today, we are seeing more and more children’s books with thinking, feeling older houses that are in desperate need of friends. While they can be useful for “outreach” and planting the seeds of a heritage conservation sensibility in the younger generation, grown-ups should pay attention to these books as well, as they reinforce the importance of feeling—even empathy—for ordinary objects.

There is a growing body of work that explores how our culture of consumption and disposability—which contributes to the devaluing of older buildings—is reinforced by our declining emotional investment and engagement in our possessions. In his essay “Caring for Things,” Canadian political scientist William Leiss explores the postwar shift from a conserver society “where people took pride in prolonging the useful life of their possessions through their skills in reuse and repair,” to a consumer society of disposable goods where changing tastes quickly render possessions “obsolete,” out-of-date, and ultimately discarded. This is a dangerous shift, he concludes, because stewardship of our possessions contributes to a feeling of rootedness and “being at home in the world.”

Il était une fois une petite maison, loin à la campagne. C’était une jolie petite maison, et elle était solide et bien construite. Mais graduellement, elle a vu les terres agricoles aux alentours transformées par l’étalement urbain, jusqu’à ce qu’elle se retrouve, délaissée et oubliée, au milieu des foules et de la circulation et d’énormes tours de bureaux. Jusqu’au jour où l’arrière-petite-fille du constructeur a constaté l’état d’abandon de la petite maison; elle l’a fait transporter à la campagne où elle a retrouvé son sourire. Elle était à nouveau habitée et soignée.

Initialement publiée en 1942, l’œuvre de l’auteure et illustratrice américaine Virginia Lee Burton *La petite maison* (*The Little House*) a été constamment rééditée pendant 70 ans et figure toujours parmi les 100 meilleurs livres pour enfants de tous les temps. Des générations successives de lecteurs ont été émues par cette histoire de la petite maison qui perd sa beauté et son utilité, puis les retrouve presque miraculeusement. Aujourd’hui, nous voyons de plus en plus de livres d’enfants où des maisons anciennes sont dotées de la pensée et de sentiments, et ont grand besoin d’amis. Ces livres peuvent servir à éveiller les enfants et à planter chez eux le germe du souci de la conservation du patrimoine, mais les adultes devraient s’y intéresser aussi. Ils rappellent combien importe la sensibilité – voire l’empathie – à l’égard d’objets ordinaires.

Une littérature de plus en plus abondante explore la façon dont notre culture de la consommation et du jetable – qui contribue à la dévaluation des immeubles anciens – est renforcée par le déclin de notre investissement émotif dans nos possessions et de notre attachement à elles. Dans son essai « Caring for Things », le politologue canadien William Leiss examine la transformation, dans l’après-guerre, de notre société de la conservation – « où les gens s’enorgueillissaient de prolonger la vie utile de leurs possessions en consacrant leurs talents à la réutilisation et la réparation » – en société de consommation avec ses biens jetables, où les goûts changeants ont vite fait de rendre nos possessions obsolètes, dépassées et finalement bonnes au rebut. Il s’agit d’une évolution dangereuse, conclut-il, parce que la préservation de nos biens contribue à un sentiment d’enracinement et d’« appartenance dans le monde ».

Le mouvement de la conservation du patrimoine fait-il fi de ce lien émotif au monde matériel à ses risques et périls?

Linda Ashman a récemment publié un livre illustré pour enfants qui s’attaque de front à la culture du jetable. *Creaky Old House: A Topsy-Turvy Tale of a Real Fixer-Upper* est le récit d’une maison dont la peinture est « un peu écaillée et décolorée », dont on pourrait dire qu’elle est délabrée. Pourtant chacun des neuf personnages trouve que cette maison est « très bien ». Toutefois une poignée de porte brisée devient prétexte à la recherche d’une nouvelle porte et, de fil en aiguille, de folles ambitions de rénovation. « Bouger cette bibliothèque. Abattre ce mur. Déplacer cette chambre. Agrandir l’entrée. Repousser un peu la cuisine. Meilleur four. Réfrigérateur plus grand. Éliminer cette garde-robe. Agrandir de trois pieds. Et si nous ajoutions une banquette à la fenêtre? » Jusqu’à ce que le plus jeune des enfants interrompe cette escalade effrénée en réparant la poignée de porte qui l’avait déclenchée. La famille retrouve ses esprits et comprend qu’elle aime la maison telle quelle, avec tous ses défauts, parce qu’elle y est intimement associée telle qu’elle est.



Is the heritage conservation movement ignoring this emotional connection with the material world at its peril?

A recent picture book for kids by Linda Ashman tackles this culture of disposability head-on. *Creaky Old House: A Topsy-Turvy Tale of a Real Fixer-Upper* centres on a house whose “Paint’s a little chipped and faded. Might say it’s dilapidated. Still, each one of us—all nine—thinks the house is fine, just fine.” A broken doorknob, however, soon grows into the search for a new door and frame, and, in turn, to wild fantasies of large-scale renovation: “Move that bookshelf. Bump this wall. Shift the den. Extend the hall. Push the kitchen back a smidge. Better oven. Bigger fridge. Knock that closet. Add three feet. How about a window seat?” In the end, it is the youngest child who interrupts these spirally visions by fixing the original door knob. The family comes full circle, realizing they all love the house as it is, with its flaws, for it has become an intimate part of who they all are.

Academic researchers are beginning to plumb these emotional connections between historic places and their residents. American sociologist Melinda J. Milligan’s work on owners of historic houses in New Orleans, “The House Told Me: Historic Preservation and Dwelling as Social Actor,” records how these owners perceive their homes as having feelings and emotions. A reciprocal relationship with their buildings develops, where both parties have rights and responsibilities to each other. When owners define a house as having its own unique identity, needs and expectations, Milligan argues, it is a way for them to bring to life more “cerebral” preservation beliefs to friends and neighbours. Seen in this light, children’s books, far from being flights of fancy, may be capturing something essential about how we find happiness and set down roots in places.

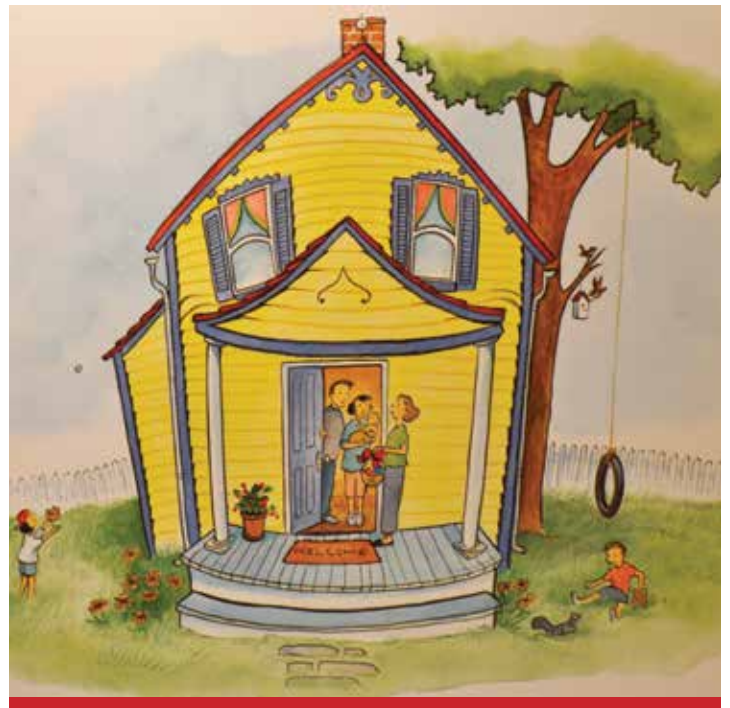
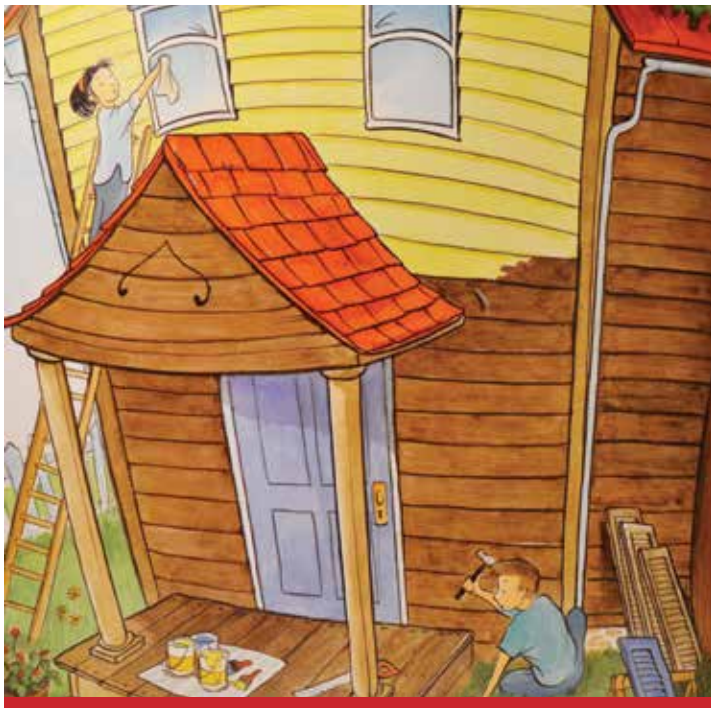
Another recent children’s book, *The Old House*, by Pamela Duncan Edwards, vividly dramatizes the idea that when we care for things, those things (perhaps astonishingly) give back in return. “The old house was lonely because no one



Des chercheurs scientifiques commencent à sonder ces liens émotifs entre les lieux historiques et leurs résidents. La sociologue américaine Melinda J. Milligan a rédigé un document sur les propriétaires de maisons historiques en Nouvelle-Orléans, « The House Told Me: Historic Preservation and Dwelling as Social Actor ». Elle décrit comment ces propriétaires accordent des sentiments et des émotions à leurs demeures. Une relation réciproque s’installe avec les immeubles, dans laquelle les deux parties ont des droits et des responsabilités réciproques. Lorsque les propriétaires reconnaissent à une maison son identité, ses besoins et ses attentes propres, soutient Milligan, c’est pour eux une façon de donner vie à des conceptions « cérébrales » de la préservation, à l’intention d’amis et voisins. Vu sous cet angle, les livres pour enfants ne sont pas de simples fantaisies; ils saisissent quelque chose d’essentiel sur le bonheur que nous trouvons et les racines que nous plantons dans des lieux matériels.

Un autre livre pour enfants paru récemment, *The Old House*, de Pamela Duncan Edwards, met dramatiquement en scène l’idée que quand nous nous attachons à des choses, celles-ci – peut-être de façon surprenante – nous le rendent bien. « La vieille maison se sentait eseuilée parce que personne n’y avait habité depuis très très longtemps... Parfois des gens venaient pour l’examiner. Mais ils repartaient toujours. “Peut-être n’y a-t-il rien à faire de cette ruine que de la démolir”, dit un homme avec mépris. Entendant ces propos, la vieille maison pleure tant que toutes ses poutres deviennent humides et cramoisies. Elle souffre de tous ses joints. » Son prix de vente ayant été réduit, la maison se prépare psychologiquement à subir le boulet du démolisseur. Mais à la fin, une jeune famille reconnaît le potentiel de la demeure et travaille si fort pour la remettre en état que la vieille maison se sent revivre. « Et si elle grince encore, c’est de joie et non de tristesse. » La famille comprend que le bonheur de la maison est aussi le leur.

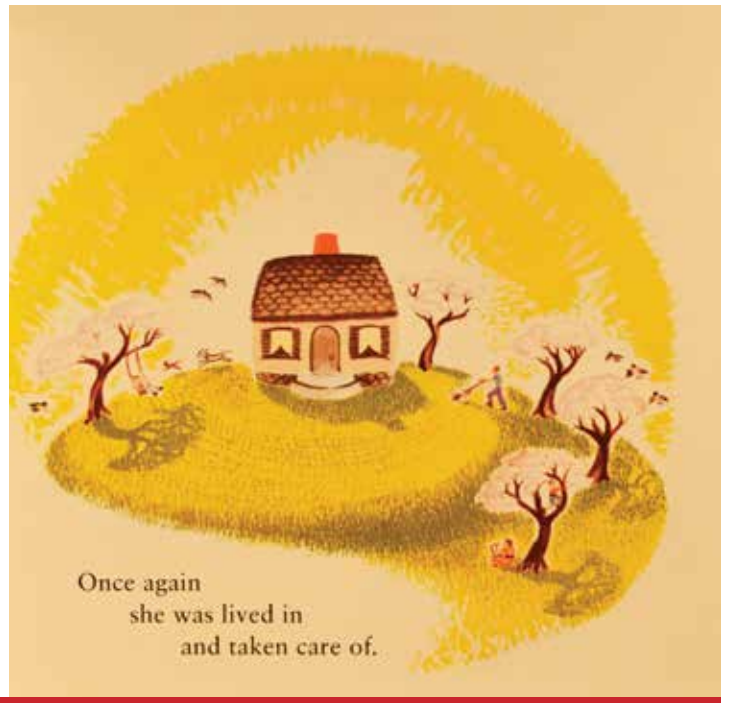
Au Canada, les tenants du mouvement de la conservation du patrimoine parlent beaucoup de « sensibiliser le public », de miser sur les sentiments souvent inavoués des gens envers des lieux, et de susciter suffisamment d’intérêt pour provoquer l’action. C’est ce qu’on retrouve dans chaque plan stratégique, chaque rapport annuel et chaque conférence. Mais comment réussir le saut de la « sensibilisation » à l’action? Si nous voulons véritablement



had lived in it for a long, long time.... Sometimes people came to look around the old house. But they always went away again. 'The only thing to do with that dump is to knock it down,' a man sneered. When it heard these words, the old house cried so hard that its timbers became damp and musty. It began to ache in all its joints." Its selling price reduced, the house psychologically prepares itself for the wrecking ball. But, in the end, a young family sees the house's potential and works so hard fixing it up that the old house "began to feel young again. And if it ever creaked, it did so from joy and not from sadness." The family understands that the happiness of the house is bound up with their happiness.

The Canadian heritage conservation movement talks a lot about "raising public awareness," about tapping into the often unacknowledged feelings people have for places and making them care enough to act in their defence. It is there in every strategic plan, every year-end report, and every conference. But how do we leap from "awareness" to action? If we want to make true progress, we will need to rekindle the remarkable ability we all had as children to transform our world by imaginatively investing it with life. And children's books may remind us that we need to think more like children and close the emotional distance between our things and ourselves.

progresser, nous devons raviver la remarquable aptitude que nous avons tous, comme enfants, de transformer notre monde en déployant des trésors d'imagination pour y insuffler la vie. Les livres pour enfants nous rappellent peut-être que nous devons davantage penser comme des enfants et supprimer l'éloignement émotif entre nos choses et nous.



Once again
she was lived in
and taken care of.

Héritage magazine acknowledges permission to reproduce the illustrations that appear in this article:

From *THE LITTLE HOUSE* by Virginia Lee Burton. Copyright ©1942 by Virginia Lee Burton, renewed 1969 by Aristides Burton Demetrios and Michael Burton Demetrios. Used by permission of Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company. All rights reserved.

From *THE OLD HOUSE* by Pamela Duncan Edwards illustrated by Henry Cole, copyright © 2007 by Henry Cole, illustrations. Used by permission of Dutton Children's Books, a division of Penguin Group (USA) Inc.

Le magazine remercie de la permission de reproduire les illustrations dans cet article.

Du livre *THE LITTLE HOUSE* par Virginia Lee Burton. Droit d'auteur © 1942 de Virginia Lee Burton, renouvelé en 1969 par Aristides Burton Demetrios et Michael Burton Demetrios. Utilisé avec la permission de Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company. Tous droits réservés.

Du livre *THE OLD HOUSE* par Pamela Duncan Edwards illustré par Henry Cole, droit d'auteur © 2007 par Henry Cole, illustrations. Utilisé avec la permission de Dutton Children's Books, une division de Penguin Group (USA) Inc.

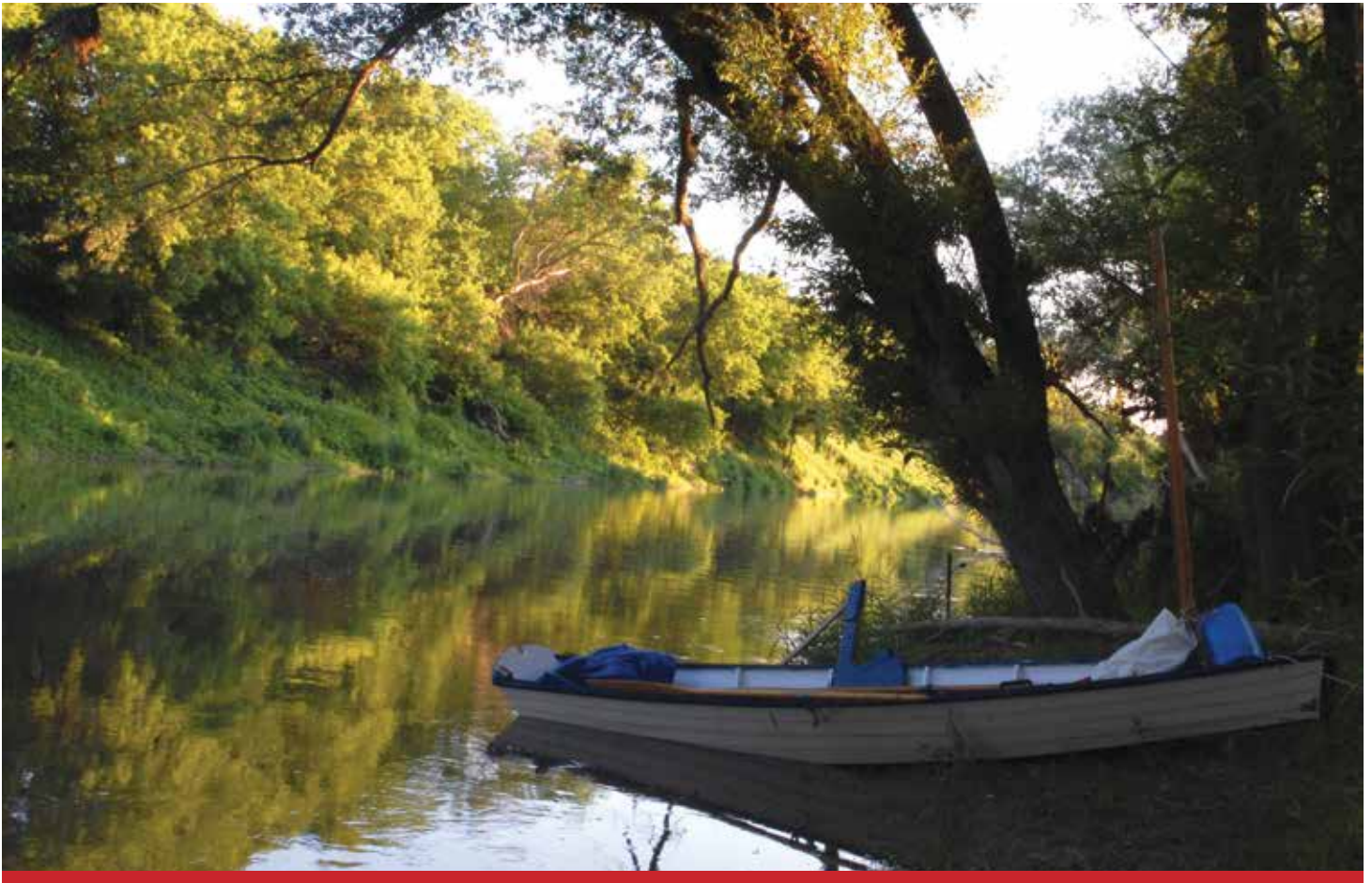


Photo: Jeffrey Carter

The planked skiff, with its curved bottom, used by the author on his rowing journey down southwestern Ontario's Thames River.

Le skiff en planches doté d'un fond incurvé utilisé par l'auteur pour son voyage d'aviron sur la rivière Thames dans le sud-ouest de l'Ontario.

Down the Thames in Four Days

by Jeffrey Carter

After seven hours on the river and a substantial supper I was beginning to nod off beside the little open fire where I had cooked my meal.

That's when I noticed the muskrats. They were foraging in the twilight. One, noticing my attention, ducked into the slow-moving water, its slim dark tail an exclamation mark.

I had expected wildlife along Southwestern Ontario's Thames River: the herons, Canada geese, songbirds, a small deer and even the little turtle swimming against the current in the middle of the channel seen earlier that day.

But I hadn't been thinking about muskrats. Neither did I expect to see one of their bigger cousins. After all, just 15 years earlier, beavers—known as “the Little People” among First Nations—were listed as uncommon watershed residents.

It too dove down, with a resounding smack of its tail.

Perhaps it was just signalling danger, but I instinctively perceived another message: *I am here—and so are you.*

I've spent time getting close up and personal with the watershed before. As I boy, I lived close to the Phelan Creek near its

Quatre jours sur la Thames

par Jeffrey Carter

Après sept heures sur la rivière et un bon souper, je commençais à m'assoupir auprès du petit feu ouvert sur lequel j'avais cuit mon repas.

C'est alors que j'ai remarqué les rats musqués. Ils fourrageaient dans le crépuscule. Un d'eux, constatant que je l'observais, a plongé dans le lent courant de la rivière, sa queue mince et foncée dressée comme un point d'exclamation.

Je m'étais attendu à voir des animaux sauvages le long de la rivière Thames, dans le sud-ouest de l'Ontario : des hérons, des bernaches du Canada, des oiseaux chanteurs, un petit cerf et même une petite tortue remontant le courant au milieu du chenal, plus tôt dans la journée.

Mais je n'avais pas pensé aux rats musqués. Je ne m'attendais pas non plus à voir un de leurs cousins plus grands. Après tout, à peine 15 ans plus tôt, les castors – que les Autochtones appellent « petites personnes » – étaient réputés rares dans ces eaux.

Lui aussi a plongé, avec un claquement retentissant de sa queue.

Peut-être signalait-il simplement un danger, mais j'ai instinctivement compris un autre message : « *Je suis ici, et toi aussi.* »

J'avais déjà passé du temps en communion avec la nature de ce réseau hydrographique. Enfant, j'ai vécu près du ruisseau Phelan,

headwaters.

It was a place of fascination—even mystery—with what seemed an abundance of wildlife.

Deep pools harboured large fish. Frogs, both in the creek and the neighbouring wetland on our farm, bestowed an annual spring chorus. Ancient snapping turtles made it their home.

Today, after nearly 50 years of intensifying agricultural activity, it's satisfying to know that wild creatures survive and even flourish within the watershed.

The following day, after a pot of coffee and a large piece of heavy Orkney travel bread, I set out in the early morning lingering cool. It was not long before I passed an extensive cattle pasture, a kind of savannah setting with grasses cropped to the water's edge.

Then I rounded a bend and stood with the spare oar in hand to ride swift-flowing water and watch trees grow thick along the banks. Ahead, a large raptor rose from its nesting site—an eagle.

Like beavers, eagles are making a comeback in the watershed. From rare migratory visitors, they've become almost common today.

We can live together, I thought. That pasture may not be a diverse ecosystem but it does seem to fit—a relatively benign human contribution to the landscape. What's needed is a bit of forethought. And compromise.

An expansion of the natural areas along the Thames and her tributaries would seem appropriate. And if that means some farmland is to be lost, perhaps farmers might be compensated and city dwellers halt their sprawling expansion across the rural landscape.

History is not just about the past. It's about the here and now. We're making it today.

There was more along the way.

The banks at Moraviantown were lined with the traditional fish traps of the Delaware First Nations. Near Louisville, the head of navigation for small schooners, a cemetery held tragic reminders of the fragility of life for pioneers. At Chatham and beyond, expansive and inappropriate riverside lawns touched the waters.

I gained an appreciation of modern conveyance through my journey. The final 10 hours of the four-day 173-kilometre experience was spent on the oars battling a west wind, only to arrive at Lake St. Clair, chafed and weary, to find a dead calm. But yes, I'd do it again.

Jeffrey Carter is a freelance journalist based in Dresden, Ontario.



Setting off from Delaware, Ontario. Founded in 1792, it was a regular launching point for downriver Thames traffic prior to road improvements in the latter half of the 18th century.

Appareillage depuis Delaware (Ontario). Fondée en 1792, la localité était souvent le lieu de départ de voyageurs descendant la rivière Thames, jusqu'à ce que la route soit améliorée dans la deuxième moitié du 18^e siècle.

Photo : Marie Cartier

dans son cours supérieur.

C'était un lieu fascinant – même mystérieux – avec ce qui me semblait être une faune abondante.

De profonds bassins abritaient de grands poissons. Des grenouilles, dans le ruisseau et dans les terres humides avoisinantes de notre ferme, chantaient en chœur à chaque printemps. De vieilles tortues happantes y avaient élu domicile.

Aujourd'hui, après quasiment 50 ans d'activité agricole de plus en plus intense, il est gratifiant de savoir que des créatures sauvages survivent et même prospèrent ici.

Le lendemain, après un pot de café et une grande tranche de lourd pain du voyageur d'Orkney, je suis parti au petit matin encore frais. Je suis bientôt arrivé à hauteur d'un vaste pâturage à bétail, une espèce de savane à l'herbage rasé jusqu'au bord de l'eau.

Puis j'ai négocié une courbe et me suis dressé, aviron en main, me laissant emporter par l'eau plus rapide et observant les arbres de plus en plus fournis le long des rives. Devant, un grand rapace s'est élevé de son lieu de nidification – un aigle.

Comme les castors, les aigles reviennent dans la région. Jadis

rare visiteurs migratoires, ils sont devenus presque communs aujourd'hui.

Nous pouvons vivre ensemble, me suis-je dit. Ce pâturage n'est peut-être pas un écosystème diversifié, mais il semble s'intégrer – contribution relativement inoffensive de l'homme au paysage. Ce qu'il faut, c'est un peu de prévoyance. Et accepter des compromis.

Une bonification des aires naturelles le long de la Thames et de ses affluents semblerait opportune. Et s'il fallait pour cela renoncer à des terres agricoles, peut-être les fermiers pourraient-ils en être compensés et les résidents urbains pourraient-ils cesser d'envahir les paysages ruraux.

L'histoire n'est pas seulement le passé. C'est ici et maintenant. Nous écrivons l'histoire aujourd'hui.

Je n'étais pas au bout de mes découvertes.

À Moraviantown, les berges étaient recouvertes de pièges à poissons traditionnels de la Première Nation de Delaware. Près de Louisville, point de départ des eaux navigables pour les petits schooners, un cimetière rappelait la fragilité de la vie des pionniers. À Chatham et au-delà, de grandes pelouses incongrues bordaient l'eau.

Mon expérience m'a fait apprécier les transports modernes. Les 10 dernières heures de mon trajet de 173 kilomètres sur quatre jours ont été passées à manier l'aviron pour surmonter un vent de l'ouest, et tout ça pour arriver au lac St. Clair, épuisé, et y trouver un calme plat.

Mais je recommencerais.

Jeffrey Carter est un journaliste pigiste établi à Dresden (Ontario).